

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

je me ferai aviateur, et je suis sûr d'y trouver la plus grande concentration de jouissances. » Mais, à cette époque, on verrait avec stupeur, sinon avec indignation, un archiduc entreprendre un voyage aérien, et Maximilien, n'espérant plus trouver autour de lui ce à quoi, inconsciemment il aspire, demande à servir dans la marine. A cette âme d'artiste, rêveuse et contemplative, la mer offre un attrait et un charme infinis. Maximilien est destiné, par sa nature, à subir plus que tout autre son emprise ; enfant déjà, durant ses séjours à Trieste, il aimait à passer de longues heures à la contempler. Désormais il va parcourir l'Océan pour apaiser la soif d'infini qui est en lui.

CHAPITRE II

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

François-Joseph, heureux de voir s'éloigner Maximilien, lui accorde sans tarder la permission de partir, et en cette année 1850 sur les vaisseaux de la flotte de guerre, Maximilien, âgé de dix-huit ans, commence à mener l'existence errante qui sera sienne pendant six ans. Il semble qu'il ait trouvé, enfin, la place qui lui convient, et que son âme éprise d'idéal se complaira en ces croisières lointaines, en ces songeries nostalgiques. Maximilien, par certains côtés, a une âme de marin, avec ce que ce mot comporte de chevaleresque, de beau et d'élevé, et la mer accentuera encore les multiples tendances qui sont en lui vers tout ce qui est noble ; elle ne donnera pas à son esprit l'aliment qui lui manque, et sur l'Océan, plus encore que sur terre, Maximilien sans cesse forgera des chimères.

Tout d'abord, durant deux ans, il visite la Grèce et l'Asie mineure, puis il se rend dans l'Italie du Sud et en Espagne. Il aime la vie qu'il a choisie, et ses voyages, qui sont parfois pénibles, lui plaisent par

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

leur diversité ; aux escales, recherchant toujours la poésie des choses, il visite tout ce qui est à voir ; botaniste de valeur, il étudie la flore des pays traversés.

Quand il repart, saisi par la grandeur du spectacle, il écrit des pages véritablement belles et dignes des grands écrivains que la mer inspira. Au Portugal, pour la première fois, il ressent pour une femme un sentiment profond. Rendant visite à l'impératrice douairière du Brésil, veuve de don Pédro I^{er}, il est conquis tout de suite par sa fille, la princesse Marie ; elle, de son côté, ne résiste pas à toute la séduction qui émane de Maximilien, et les fiançailles ont lieu. Leur bonheur est de courte durée : moins d'un an après, au mois de février 1853, la jeune princesse meurt de la tuberculose. Maximilien, qui ne s'est montré ferme que dans l'adversité, surmonte courageusement sa tristesse. Il continue de sillonner les flots, mais son cœur est pour longtemps réfractaire à toute idée d'amour.

Quoique Maximilien soit porté, plutôt, à examiner superficiellement ce qui l'entoure, ces longues croisières lui ont fait acquérir une connaissance approfondie de tout ce qui concerne la mer et durant ses séjours à Vienne, il renseigne utilement François-Joseph sur l'état de la flotte autrichienne, qui est loin d'être satisfaisant. A cette époque, la marine est italienne de « corps et d'âme, de mœurs et de langage » et composée presque uniquement de marins vénitiens et dalmates. En 1848, on en eut la preuve lorsqu'elle se révolta, comme les régiments hongrois et italiens

OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

l'avaient fait, contre l'Autriche. L'empereur, pour récompenser son frère, peut-être aussi pour l'éloigner de Vienne et de la Cour impériale, le nomme, le 2 septembre 1854, commandant en chef de la flotte impériale. Dès lors, écrit Paul Gaulot, « Maximilien, avec une ardeur infatigable, voulut présider à tout, examiner tout par lui-même. La marine autrichienne, sous la direction d'un général d'artillerie, existait à peine : peu de matelots, peu de navires, point de port. Il se rendit à Pola, et là il traça lui-même le plan des chantiers de constructions qu'il rêvait d'élever au fond de cette rade pour en faire le grand port de l'Autriche. Il indiquait aux alentours les points à fortifier pour le rendre inabordable aux flottes ennemies. Puis, il présenta à son frère, qui y donna son approbation, un volumineux projet de réorganisation des services de la marine. Entretemps, il reprenait la mer. L'Orient l'attirait... Il visita la Terre-Sainte, Jérusalem, Damiette, traversa l'isthme de Suez, dont Ferdinand de Lesseps préparait alors le percement, et parcourut toute la haute Égypte. »

Les efforts de Maximilien seront, pour une fois, couronnés de succès. Lui et le général de Wimpfenn, qui se révéla grand marin, comme il avait été grand capitaine, créèrent une flotte appréciable ; ils surent faire de cette marine, qui n'était autrichienne que de nom, un corps capable, quelques années plus tard, de remporter la victoire de Lissa. Deux ans après, au mois de janvier 1856, François-Joseph qui, décidément, a reconnu en son frère de grandes qualités, le charge d'une mission assez délicate à Paris.

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Les rapports entre les deux Cours impériales sont assez bons, mais entre elles la question d'Italie est toujours pendante. On sait la sympathie qu'a Napoléon III pour le peuple italien et quelle importance il attache au principe des nationalités, principe si ancré en lui qu'il conduira la France à l'abîme lorsqu'en 1866, il permettra à la Prusse, ennemie héréditaire, de faire son unité. François-Joseph a en Italie de grands intérêts et il ne voit pas sans inquiétude les sentiments de Napoléon III ; Maximilien est chargé par lui de se rendre compte des dispositions de l'Empereur.

L'archiduc envoie à son frère de longs rapports sur tout ce qu'il voit, et il est intéressant d'en lire certains passages, qui révèlent un Maximilien porté à l'ironie, assez sarcastique, et quelque peu dédaigneux envers tous les personnages de cette « Cour de dilettantes dont les diverses charges, écrit-il, sont remplies par des amateurs, pas toujours à la hauteur de leur tâche. Il est difficile, ajoute-t-il, de parler ici de bon ou de mauvais ton, puisqu'il manque complètement à cette Cour... » Il a, tout d'abord, de Napoléon III une piètre opinion : « L'Empereur, écrit-il, se montra durant cette première entrevue, et pendant toute la soirée, d'une timidité insurmontable, ce qui ne me fit pas précisément une impression très favorable. Sa petite stature, son extérieur qui n'a rien de noble, sa démarche traînante, ses mains sans aucune beauté, le regard rusé et fuyant de ses yeux ternes, tout cela constituait un ensemble peu susceptible d'améliorer cette impression. » Pourtant, quelques jours après, Maximilien

OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

s'aperçoit qu'il s'est montré trop sévère, et il écrit : « Quand il surmonte sa timidité l'Empereur fait preuve d'une très grande franchise et plus je le connais, plus il me semble que sa confiance en moi augmente... Napoléon est l'un de ces hommes dont la personnalité n'a rien d'attrayant au premier moment, mais qui fait à la longue, une impression favorable par le grand calme et la simplicité distinguée de son caractère. » Et dans la dernière lettre, datée de Bruxelles, que Maximilien envoie à son frère à ce sujet il revient complètement sur son opinion.

De son côté, la réserve que lui montrait Napoléon a fait place à une amabilité à laquelle le jeune archiduc ne reste pas insensible, non plus qu'à l'indiscutable beauté, « rehaussée, il est vrai, par l'art », de l'impératrice Eugénie ; elle qui ne s'enthousiasme que rarement, éprouve pour lui, tout de suite, une grande sympathie, et c'est le plus cordialement du monde que le couple impérial à présent s'entretient avec Maximilien. Il a rendu visite aussi aux personnages importants de la famille impériale et, pour eux, il est sans indulgence : il parle de l'ex-roi Jérôme, « qui fut très aimable, mais qui lui rappelle étonnamment un vieux dentiste italien », de la princesse Mathilde, dont l'air peu distingué ne lui fit pas bonne impression, enfin de Plon-Plon, qui a « tout à fait l'air d'une basse à la voix éraillée d'un opéra italien de quinzisième ordre ».

Maximilien n'oublie pas qu'il est chargé d'une mission délicate et qu'il a autre chose à faire qu'exercer sa verve aux dépens de ces « parvenus ». A maintes

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

reprises, il amène Napoléon III à parler de l'Italie. Si l'Empereur se dérobe au début, lorsque Maximilien quitte Paris, après un séjour d'un peu plus d'une semaine, il peut mander à son frère : « ... L'Empereur me donna l'assurance de vouloir marcher toujours de concert avec nous, la main dans la main... Il ajouta qu'il devait des égards au Piémont pour les services rendus dernièrement, mais qu'il ne permettrait jamais que cette question devienne un sujet de discorde entre les cabinets de Vienne et de Paris... Il montra dans cet entretien une franchise très grande, et son langage avait, autant qu'on puisse se fier à une parole humaine, le timbre de la plus grande vérité. »

De Paris l'archiduc se rend à Bruxelles. La Belgique, gouvernée par le « Nestor des Souverains », a atteint une vitalité remarquable. Léopold a su garder, entre la France et l'Angleterre, une position qui fait de son pays, à cette époque, un pays modèle. — Maximilien fait au roi des Belges, une visite qui n'est pas seulement de courtoisie. Le bruit court que Léopold verrait sans déplaisir, lui qui a réussi tant d'alliances, un mariage entre ce descendant des Habsbourgs et sa fille Charlotte. C'est encore par une lettre de Maximilien à son frère que l'on découvre les impressions du jeune archiduc ; impressions plutôt plus favorables que celles ressenties en France ; cependant, Maximilien, qui a décidément une plume mordante, découvre les plus petits ridicules de chacun.

Il fait de Léopold I^{er} un tableau assez juste, approuvant « les idées sages quoique pas neuves » du souverain, appréciant son « bon sens bien connu, cet équilibre

OFFICIER DE MARINE ET DIPLOMATE

bienfaisant et calme, adouci par l'expérience, cette sûreté, fille de la sagesse, dont il avait pour ainsi dire imprégné tous ses actes dans le gouvernement de son pays ». Mais il raille la manie qu'a le Roi de faire des phrases et il « bâille d'avance à la promesse que lui a faite Léopold de lui tenir un discours sur la science de l'État, et sur l'équilibre européen ». Il fait avec humour le récit du jour de l'an, et du jour des Rois « où la Cour donne un bal officiel dans lequel le noble coudoie son tailleur et son cordonnier », il écrit pourtant : « il règne partout une certaine dignité, un ton de bonne compagnie, les formes traditionnelles d'une Cour ». Après avoir parcouru la Belgique, il mande, bienveillant pour une fois : « C'est bien le pays le plus gracieux et le plus florissant que j'aie vu jusqu'ici... Partout apparaît un bien-être que partage involontairement le voyageur. On aperçoit des visages contents et agréables... La Belgique mérite pleinement le nom de « Pays Modèle » qu'elle s'est elle-même donné... »

Il parle à son frère du duc de Brabant et de sa femme, l'archiduchesse Henriette d'Autriche, mais, chose étonnante, il ne mentionne même pas le nom de la princesse Charlotte. Pourtant si l'on en croit ses paroles, plus tard, il est loin d'être insensible au charme de la jeune fille ! Peut-être a-t-il peur de confier ses impressions au papier ; peut-être aussi, connaissant la sagacité de Léopold, qu'il qualifie parfois de renard, ne veut-il pas conclure trop vite une alliance qui serait uniquement politique. Témoin, cette lettre ironique que Léopold lui enverra de

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Laeken, le 31 octobre 1856 : « Mon cher et vénéré Monsieur me tient un peu, je crois, pour un grand diplomate qui, dans chaque démarche, a des considérations d'ordre politique, mais ce n'est pas le cas ici, et vous aviez déjà au mois de mai, sans aucune arrière-pensée politique, gagné ma confiance et ma bienveillance. Je remarquais bientôt, ajoute-t-il, que ma fille était du même avis, mais il fallait procéder avec prudence. Le beau résultat que nous avons obtenu, je puis vous en faire part, c'est que ma fille choisit cette union, et la préfère à toutes les autres propositions qui lui ont été faites, et que je donne avec plaisir mon consentement. »

CHAPITRE III

LA PRINCESSE CHARLOTTE DE BELGIQUE. SON MARIAGE AVEC L'ARCHIDUC MAXIMILIEN

Parmi les figures qui occuperont dans la vie du futur empereur du Mexique une place quelconque, celle de la princesse Charlotte est de beaucoup la plus noble, et à l'encontre de tant de noms qui sortent diminués ou flétris de la tragédie mexicaine, le sien reste toujours pur de toute tache.

Charlotte est née à Laeken le 7 juin 1840. Élevée par sa mère, cette reine Louise, fille du roi des Français, Louis-Philippe, dont les Belges ont toujours chanté, avec admiration, les vertus, elle avait acquis une sensibilité, une bonté, une douceur, admirables. Elle n'avait que dix ans, lorsque mourut cette mère tant aimée, et ce fut dans son existence un malheur d'autant plus grand qu'à l'atmosphère de tendresse et d'amour qui l'entourait jusqu'alors, succéda une solitude d'âme presque complète. Son père l'aime tendrement, profondément et il ne cache pas qu'elle est son enfant préférée, elle s'entend parfaitement avec ses deux frères, surtout avec le plus jeune, Philippe, comte de Flandre ; mais il

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

lui manquera toujours cette tendresse ineffable, cette compréhension de tous les instants, que seule peut donner une mère. — Le caractère de Charlotte se transforme insensiblement. « Au lieu de la petite fille turbulente et expansive », écrit la Comtesse de Reinach, « nous retrouvons une adolescente pensive, sérieuse, raisonneuse, fermée et repliée sur elle-même. » De son père, à qui elle ressemble tant qu'on jurerait sa miniature, elle a hérité une intelligence qui frappe tous ceux qui l'approchent ; dès l'âge de treize ans elle s'astreint à développer ses facultés naturelles, et aucun auteur n'est pour elle trop sérieux ; sans parler de Plutarque, qu'elle médite avec profit, elle s'attache à étudier, dans Alphonse de Liguori et Frayssinous la religion dont elle attend une grande amélioration morale. Elle a, en effet, « un idéal intérieur très haut toujours entrevu, jamais suffisamment atteint à son gré » et elle veut, par une piété éclairée, arriver jusqu'à ce sommet dont elle rêve ; d'une extrême sévérité, tant pour elle que pour les autres, elle n'est jamais satisfaite, et ce sont des crises de découragement qu'elle surmonte, grâce à une volonté qui apparaît chez elle, remarquable, autant que son intelligence. Son état d'âme nous est connu, surtout, par les nombreuses lettres qu'elle écrivit après la mort de sa mère, à la Comtesse d'Hulst. Celle-ci avait reporté sur Charlotte toute l'affection qu'elle éprouvait pour la reine Louise dont elle avait été l'amie depuis toujours. Présente pendant l'agonie de la Reine, elle lui promit de veiller sur l'éducation de la jeune Princesse et de suivre toujours son développement intel-

SON MARIAGE

lectuel et moral, soins dont elle s'acquitta avec un dévouement inlassable. Charlotte ne tarda pas à témoigner une tendre amitié à la Comtesse d'Hulst qui devint sa confidente comme elle avait été celle de la reine Louise. Les lettres que Charlotte lui adresse, où se départant de sa réserve naturelle, elle dit les moindres événements de sa vie, ses pensées les plus intimes, dépeignent parfaitement la jeune fille, avec des défauts certes, mais qui sont ceux de ses qualités. On ne pourrait trouver d'elle, portrait plus juste que ces quelques lignes de Pierre de la Gorce : « Volontaire, elle le sera toujours, et parfois avec des caprices hautains, qui froisseront ; en revanche, de l'activité, du courage, de la persévérance, une ambition qui sait préciser les desseins, et une main vigoureuse ; avec cela, une réelle élévation d'âme, et, à part quelques intervalles d'humeur, une remarquable générosité. » Charlotte apparaît d'autant plus séduisante que l'intelligence, la volonté, l'énergie, véritablement viriles qui sont en elles, ne détruisent pas cette tournure d'esprit, ce charme indéfinissable, fait de mille choses diverses, qui n'appartient qu'aux femmes. Séduisante, elle l'est aussi physiquement ; sa taille, plutôt en dessous de la moyenne, semble élevée par l'attitude noble, parfois même un peu distante, que la jeune fille ne quitte jamais. Sa figure est attachante par la pureté incomparable de son front, très haut, par l'éclat de ses grands yeux noirs, et l'on admire les boucles brunes retombant sur des épaules parfaitement modelées, le nez mince et étroit, la bouche d'un dessin plein de finesse et le teint d'une

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

fraîcheur éblouissante. L'on ne peut qu'approuver son père, qui dit volontiers avec orgueil : « Je crois qu'elle sera une des plus belles princesses de l'Europe si cela au moins pouvait porter bonheur. »

L'on comprend, dès lors, que l'archiduc Maximilien ait oublié, pour elle, le serment qu'il s'était fait deux ans avant, lorsque sa jeune fiancée était morte. L'on conçoit moins bien le sentiment très tendre, que va tout de suite éprouver pour lui, la princesse Charlotte. L'amour est aveugle, dit la sagesse des nations, c'est pour cela, sans doute, qu'elle va parer Maximilien de toutes les qualités dont elle rêve. Il est très séduisant, et depuis qu'il est revêtu de l'uniforme, si seyant, d'officier de marine, le regard des femmes se pose sur lui avec plus d'admiration encore. Mais Charlotte n'est pas une de ces jeunes filles si nombreuses qui attachent au physique une grande importance. Bien au contraire, dans toutes les lettres qu'elle écrit à la comtesse d'Hulst, où elle parle de lui, elle ne mentionne pas son aspect extérieur.

Maximilien est aussi un causeur brillant et, quand il le désire, il a ces reparties, cette facilité à s'exprimer sur tous les sujets, qui donnent à sa conversation un attrait indéniable, attrait auquel Charlotte est sensible mais qui ne semble pas devoir suffire, lorsqu'on la connaît, à faire sa conquête. Quoi qu'il en soit, dès qu'elle connaît Maximilien, au mois de novembre de cette année 1856, elle ne veut entendre parler, à aucun prix, d'un mariage avec le prince Georges de Saxe, ou avec le roi de Portugal Pedro V, qui tous deux

SON MARIAGE

prétendent à sa main, et ses lettres, à la comtesse d'Hulst, ne tarissent pas d'éloges sur le jeune archiduc. Elle est infiniment heureuse, écrit-elle, « d'avoir trouvé en Maximilien un être chevaleresque, dont les sentiments religieux et la piété sont incontestables non plus, qu'une noblesse de cœur, une délicatesse, un besoin de se dévouer, un désir ardent d'être utile, qui répondent pleinement à ses aspirations ». Elle est si éprise de « son archiduc », qu'elle lui reconnaît cent qualités qui lui manqueront toujours. Plus on étudie son caractère, plus on est surpris de voir cette jeune fille, avant tout énergique, active, et faisant fi de toute rêverie stérile, conquise par Maximilien, être chimérique qui se complaît trop souvent dans l'inaction. Quand il s'agit de lui, elle a les yeux fermés ; c'est en toute sincérité qu'elle écrit, alors que tant de contrastes sont entre eux : « Je vois avec joie que nos cœurs se comprennent toujours de plus en plus, et je regarde cette similitude de vues et de sentiments, tendant à un même but, comme le vrai bonheur du mariage... »

Durant le deuxième séjour que fait Maximilien à Bruxelles, elle écrit à son amie : « L'Archiduc est charmant sous tous les rapports, et vous pouvez penser si je suis heureuse de l'avoir depuis huit jours. Extérieurement, je le trouve embelli, et moralement, il ne laisse rien à désirer, c'est tout dire. » — Charlotte n'est du reste pas la seule à faire l'éloge de Maximilien ; à la cour de Léopold, tous ont été séduits par le jeune homme, à commencer par le duc de Brabant qui « dénigre si facilement tout le monde, et qui juge,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

surtout les princes, avec une si jalouse sévérité ». — Il dit un jour à Charlotte : « L'archiduc est un être supérieur sous tous les rapports ; si je savais une seule chose à dire en sa défaveur, je l'aurais dite, mais il n'y a rien, tu peux en être convaincue, je l'ai beaucoup vu, je l'ai toujours admiré... » De même, M^{me} de Bovée, dame d'honneur de Charlotte, écrit à la reine Marie-Amélie : « ... quant à Mgr l'Archiduc, son éloge est dans la bouche de tous ceux qui le connaissent ; plus je le vois, plus je le trouve digne de l'alliance qu'il va contracter. Grandeur d'âme, noblesse de sentiments, piété éclairée, enfin, il paraît doué de toutes les vertus chrétiennes, et il saura apprécier celles qui distinguent la princesse Charlotte ».

Au cours du séjour de Maximilien à Bruxelles, son secrétaire, le baron de Pont, est chargé de régler avec le vicomte de Conway, intendant de la liste civile de Léopold I^{er}, le côté matériel et délicat du contrat de mariage, ce qui ne va pas sans difficultés. Le roi des Belges ne veut pas, selon l'expression de Maximilien, « toucher à son argent en faveur de sa fille tant aimée » ; la question ne sera réglée définitivement qu'au mois de mars 1857, à la grande satisfaction de Maximilien, fier d'avoir à la fin, « obligé le vieil avare à se séparer d'une petite partie de ce qui lui est le plus cher au monde ». Si Léopold consent à accorder à sa fille une dotation élevée, il exige aussi que François-Joseph donne à son frère : « une position digne de sa naissance et capable de lui offrir un vaste champ d'activité ». Ceci n'est pas du goût de l'Empereur, qui a toujours peur que son frère ne prenne en Autriche une place

SON MARIAGE

prépondérante ; mais il a reçu dernièrement une relation désastreuse de la situation des Autrichiens dans les provinces italiennes, et il se résout à nommer son frère Gouverneur du royaume lombardo-vénitien, se jurant toutefois de veiller à ce qu'il n'outrepasse pas ses droits. Cette nomination a lieu au mois de janvier 1857. Charlotte et Maximilien sont heureux d'avoir enfin un but à leurs rêves humanitaires.

Maximilien fait son entrée à Milan le 19 avril 1857. L'accueil est, ou paraît être, des plus chaleureux. Quelques semaines après, il part de Trieste, sur la frégate *Élisabeth*, et rend visite, successivement, au pape Pie IX à Pésaro, à l'Impératrice douairière du Brésil à Lisbonne, et de là, part pour l'Angleterre. La reine Victoria, nièce de Léopold, avait jadis montré quelque défiance vis-à-vis du jeune archiduc, et aurait voulu que Charlotte épousât le roi de Portugal. Sur elle aussi, l'ascendant de Maximilien agit, et lorsqu'il est parti, la reine, enthousiasmée, écrit à son oncle une lettre pleine d'éloges. A Claremont, la reine Marie-Amélie, grand'mère maternelle de Charlotte, se montre pleine de bienveillance envers lui, qui, à son avis : « est un époux digne de Charlotte et qui saura la rendre heureuse comme elle mérite de l'être ». Enfin libéré de ces cérémonies Maximilien se rend à Anvers, pour la dernière fois avant le mariage fixé au mois de juillet.

Le roi des Belges veut donner à ce mariage un éclat particulier, et en ce 27 juillet 1857, de grandioses cérémonies se déroulent à Bruxelles, qu'accompagne la liesse populaire. Tout semble s'unir pour faire,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

de cette journée le prélude d'une longue vie de bonheur, et l'on ne peut contempler sans plaisir le jeune couple princier : Maximilien, en grand uniforme de la marine autrichienne, Charlotte vêtue « d'une robe de satin blanc, brochée d'argent avec un art exquis, un voile immense, chef-d'œuvre de la dentellerie bruxelloise, descendant en plis ondoyants sur ses épaules, un diadème de fleurs d'oranger et de diamants, artistiquement entremêlés, se rattachant à sa coiffure ». Tous deux sont véritablement gâtés par la nature, unissant à la beauté, à la jeunesse, une ardeur, une confiance en l'avenir, qui émeuvent lorsque l'on songe au sort qui les attend... Ils quittent Bruxelles le 30 juillet et, après un voyage enchanteur sur les bords du Rhin jusqu'à Mayence, ils longent le Danube, ils passent par Schoenbrunn, sont à Trieste le 10 août, à Venise le 16, et le 6 septembre, ils font à Milan leur entrée solennelle. Artistes tous les deux dans l'âme, ils ont été d'enchantement en enchantement, et leur enthousiasme est à son comble quand ils arrivent en Vénétie. Maximilien est depuis longtemps un admirateur fervent de la terre italienne ; il a écrit, de Naples : « c'est un morceau de Paradis tombé du ciel », et Trieste est depuis toujours sa vraie patrie. Charlotte est, elle aussi, conquise. Elle est infiniment heureuse, pourrait-elle ne pas l'être ? Son mari se montre « une perfection sous tous les rapports, si excellent, si pieux, si tendre... » Est-il étonnant qu'elle écrive au mois d'octobre : « Je goûte le bonheur le plus grand et le plus véritable. Mon excellent Max est toujours le même pour moi, et je l'aime et l'estime

SON MARIAGE

toujours davantage... » Mais, car il y a toujours un mais, Maximilien n'est pas venu dans le Lombard-Vénitien, avec l'intention d'être un prince fainéant, il veut tout de suite commencer à remplir la mission qu'il s'est tracée, de réconcilier l'Italie avec l'Autriche, mission difficile, si l'on en juge par les événements.